

# Histoire générale du Travail [publ. sous la dir. de Louis-Henri Parias]

Autor(en): **Lasserre, A.**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **12 (1962)**

Heft 2

PDF erstellt am: **26.04.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

auf neuer Quellenbasis, Bearbeitungen bekannter Gegenstände unter neuen Aspekten und mit neuen Methoden, schließlich Probleme der Geschichtstheorie und der geschichtlichen Gestaltungslehre.

Zürich

Max Silberschmidt

*Schweizer Beiträge zur Allgemeinen Geschichte*, Bd. 18/19. Bern 1961. 530 S.

Anschließend an die Besprechung der früheren Bände sei auf den neuesten stattlichen Doppelband hingewiesen. Er ist dem Gedenken an *Werner Näf*, dessen Bildnis ihm beigegeben ist, gewidmet. Eine reiche Sammlung von Aufsätzen seiner Kollegen, Freunde und Schüler legt Zeugnis ab von der Ausstrahlungskraft des allzufrüh Verstorbenen. An dieser Stelle seien nur die Aufsätze erwähnt, die sich mit seiner Persönlichkeit befassen. Der Herausgeber, *Ernst Walder*, untersucht und definiert Näfs Auffassung von der «Schweizerischen Universalgeschichte» als der vornehmsten Aufgabe der schweizerischen Geschichtsforschung. *Peter Wegelin* gibt in einer wohlbelegten und differenzierten Untersuchung «Historiker und geistige Landesverteidigung, Werner Näf als Beispiel» ein Bild der hohen Meinung Näfs von wissenschaftlicher Verantwortung. Wie die Wissenschaft vor aller Bedrängnis und Beeinflussung zu schützen ist, so ist anderseits die Aufgabe des Historikers von der des Politikers zu trennen. Nur dem Streben nach Wahrheit verpflichtet, dient er durch «Hebung des historischen Bewußtseins» der geistigen Landesverteidigung in einer über den Augenblick hinaus wirkenden Weise. Für Näf, der sich seit seiner Studienzeit der deutschen Wissenschaft und deutschen Gelehrten verbunden fühlte, bedeutete die notwendige Abkehr während des Dritten Reiches einen schmerzlichen Entscheid. So konnte er sich z. B. nicht entschließen, an der Neuausgabe der Propyläen-Weltgeschichte mitzuarbeiten. *Franz Schnabel* geht in seinem Aufsatz «Werner Näf und die deutsche Geschichte» den Beziehungen zu Deutschland nach und zieht Linien zu Rankes Geschichtsschreibung.

Wallisellen ZH

Paul Kläui

*Histoire générale du Travail*, publiée sous la direction de Louis-Henri Parias.

Paris, Nouvelle Librairie de France, 1959—1961. 4 vol. in-4°, I: *Pré-histoire et antiquité*, 390 p., 3 cartes, 8 pl. en couleurs et 64 pl. en noir.

II: *L'âge de l'artisanat* (V<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles), 374 p., 4 cartes, 13 pl. en couleurs et 64 pl. en noir. III: *L'ère des révolutions* (1765—1914),

403 p., 1 carte, 14 pl. en couleurs et 64 pl. en noir. IV: *La civilisation industrielle* (de 1914 à nos jours), 370 p., 11 cartes, 10 pl. en couleurs et 64 pl. en noir.

L'époque est aux grandes synthèses, aux «histoires générales». Et comme on n'ose plus se lancer seul dans des entreprises aussi vastes, on se met

à plusieurs. Il ne s'agit pas, du reste, dans le cas qui nous occupe ici d'une œuvre de collaboration, mais bien plutôt de la juxtaposition de monographies faites par des spécialistes de différentes périodes.

Cette variété laisse le lecteur un peu désorienté et s'il admet qu'une histoire de ce genre est nécessaire depuis qu'une «nouvelle conception du travail a peu à peu changé, puis révolutionné le monde» (t. I, p. 7), il se demande ce qu'il faut entendre exactement par travail...

S'agit-il d'une histoire des techniques, des découvertes d'outils nouveaux, de méthodes nouvelles de travail? Voilà évidemment un des éléments importants de l'histoire du travail, surtout aux périodes où des inventions viennent modifier ou parfois même bouleverser les cadres traditionnels. Cela s'impose dans le premier volume consacré à la préhistoire et à l'Antiquité. Dans la première partie, L. R. Nougier décrit en effet les premiers âges de l'humanité, de façon peu satisfaisante du reste: procédant par affirmations tranchées, sans nuances, insistant excessivement sur les grands ateliers industriels, plaçant l'apparition de la guerre avec celle de la domestication et de l'agriculture, liées à l'expansion démographique, etc. Il donne l'impression gênante que moins on connaît une période, plus il est aisé d'en donner de brillantes synthèses. La principale qualité qui apparaît dans ce chapitre, c'est l'effort d'atteindre l'être humain au travers des peintures rupestres ou des outils préhistoriques. La tâche était ingrate et difficile, et les conclusions sont souvent intéressantes, même si elles restent parfois douteuses.

Ce même souci de l'humain transparaît du reste dans toute la collection, c'est le principe directeur qui anime tous ses auteurs. Tel Paul Garelli qui se consacre à l'Asie occidentale ancienne et surtout aux professions dont le poids économique ou politique a été déterminant (la paysannerie dans un système féodal abusif, le commerce et le capitalisme, etc.). Limitation peut-être regrettable, mais indispensable. La méthode est ici différente, beaucoup plus descriptive: on voit se dessiner un tableau des occupations humaines, parfois trop énumératif et un peu fastidieux, mais très précis et qui donne l'impression d'être aussi complet que le permettent les documents. Cet aspect descriptif réapparaît à diverses reprises dans la collection et partout avec des indications précieuses. Surtout depuis des époques plus récentes, des citations, littéraires ou autres, leur confèrent plus de vie.

Il est dommage que Serge Sauneron n'ait eu que 40 pages pour présenter 3000 ans d'Égypte. Sagement, il s'est limité, s'attardant surtout à la paysannerie, évoquant au passage les autres métiers manuels dont il présente un tableau peu réjouissant, quoiqu'il se garde de verser dans le pessimisme de la fameuse *satire des métiers*. Faut-il lui reprocher dans ces conditions d'avoir négligé de montrer mieux la grande œuvre d'administrateurs qui ne comptaient pas que des parasites, ou de n'avoir pas parlé davantage du rôle du Nil dans les grands travaux, ou du fonctionnement d'une économie sans monnaie?

Avec la Grèce, étudiée plus longuement par Félix Bourriot, se dessine peut-être plus clairement que dans les chapitres précédents (parce que les documents sont plus abondants) une autre préoccupation majeure des auteurs : déterminer la dignité sociale des métiers, la considération dont ils jouissent et surtout l'estime dans laquelle on tient les techniciens. À côté de la description des métiers (pourquoi n'y a-t-il rien sur les peintres et sculpteurs ?) et l'organisation agricole et artisanale dans leur évolution, l'auteur expose en effet que les orateurs, prêtres, etc. sont les plus honorés (quoiqu'il dénie ailleurs aux professions libérales un statut bien glorieux !). Les paysans tiennent bien sûr avec les esclaves la position la plus inférieure. Quant à la technique, elle n'obtient guère d'attention dans un monde qui se détourne de l'application des idées et tient en moindre estime le travail manuel. Cela s'affirme surtout à l'époque hellénistique à laquelle l'auteur consacre ses pages les plus vivantes, toutes baignées qu'elles sont dans l'atmosphère de ce temps, si active, mouvante... mais dure au petit peuple. Mieux que dans les chapitres précédents, on peut suivre là l'évolution d'un monde que le reste de l'ouvrage ne peut présenter qu'en tableaux successifs et peu liés.

Ce caractère se retrouve aussi dans les lignes dédiées à Rome par Rémondon. Elles sont, sans conteste, les meilleures de l'ouvrage, l'auteur disposant évidemment aussi de meilleures sources. Il y a là des pages lumineuses sur la décadence de la paysannerie, ruinée par les guerres de la république et incitée à vendre à cause de la hausse des terrains, ou sur l'agriculture scientifique. On peut regretter seulement qu'il s'attache trop exclusivement à l'Égypte quand il parle de la province.

Avec R. Rémondon un autre élément de l'histoire du travail s'impose très fortement : l'histoire sociale et économique. Il faut mentionner ici ces pages sur la « montée » des provinces en face de la Rome impériale qui n'est plus l'exploiteuse du travail des autres. Pages excellentes, mais qui dépassent peut-être le cadre d'une histoire du travail.

On y retombe en plein dans la postface où A. Aymard analyse les relations entre l'esclavage et le manque de machines, le premier apparaissant plutôt comme cause que comme conséquence du deuxième. Cette hypothèse originale sert de conclusion attendue à l'ouvrage où l'on aurait voulu plus souvent des allusions à ce problème fondamental de l'économie antique.

Avec le volume II, consacré à l'âge de l'artisanat (5<sup>e</sup>—18<sup>e</sup> s.) on entre dans une étude moins fragmentée, où les vues d'ensemble sur de larges périodes sont possibles. Une classification plus rigoureuse selon les secteurs primaires, secondaires et tertiaires, facilite les comparaisons et souligne les évolutions. Les deux auteurs responsables ne conçoivent cependant pas leur sujet de la même façon. Le premier, Philippe Wolff, qui nous mène du 5<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle, a une vision très ample du problème et replace l'histoire du travail dans ses cadres démographiques, économiques, techniques, sociaux. Il nous fait assister au passage progressif d'une agriculture primi-

tive (mais pas dans une « impossible autarcie ») à la renaissance de l'artisanat jointe aux progrès techniques (textile, vannerie, minéral) suivie de l'essor du commerce et des professions intellectuelles. Son chapitre sur la crise d'adaptation du 14<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle nous montre cette période sombre où partout naissent les grands Etats, le capitalisme, l'économie monétaire et ses techniques, etc.

Dans ces chapitres, si riches, l'auteur reste très vivant. Il échappe à la monotonie des descriptions par de nombreuses et suggestives citations.

La même qualité signale la deuxième partie de l'ouvrage, mais dans un esprit différent, plus étroit et plus attaché au sujet. Plus de ces pages fouillées, sur la renaissance de l'Etat par exemple, mais le souci permanent de découvrir la situation du travailleur, l'organisation du travail, la formation professionnelle. De nombreuses citations agrémentent la narration. Frédéric Mauro a le goût du pittoresque (nous pensons à ces pages sur les marins ou sur la traite des nègres), sans du reste verser avec excès dans l'anecdote. Sagement il se limite aux métiers caractéristiques de chaque époque, à ceux aussi qui subissent les conséquences de l'évolution technique ou économique, aux hommes qui l'incarnent, les Fugger, par exemple. Toute cette période, il la place sous le signe du marchand, négociant ou capitaliste, souvent propriétaire d'industries aux techniques encore anciennes. Il s'attache aussi aux travailleurs scientifiques qui se libèrent de la religion et de la philosophie. Il n'en néglige du reste pas pour autant le secteur secondaire et l'avilissement de la situation ouvrière, ni la paysannerie qui conquiert plantes et sols nouveaux (mais pourquoi cette curieuse affirmation que le travail agricole continu, conséquence de la disparition de la jachère rend impossible désormais l'industrie rurale?).

La manufacture colbertienne et le capital commercial mènent tout naturellement au sujet du troisième volume, « l'ère des révolutions », située entre les dates de 1765 et 1914. Dans la première partie, Claude Fohlen présente la révolution industrielle, jusqu'en 1875, dominée par la machine à vapeur et les procédés mécaniques. Il le fait du reste dans le même esprit que F. Mauro : ne cherchons pas une histoire économique ou financière de cette période. Pas d'allusion à la démographie, mais une analyse de l'évolution dans les différents métiers. Il ne parle même pas des crises ou du mouvement des prix, si importants pour connaître la vie du travailleur. Il reste fidèle au but descriptif de la collection et le fait avec beaucoup de soin et une grande érudition : c'est indispensable quand on veut présenter un tableau nuancé dont les éléments sont pris aussi bien dans des sources littéraires que sociologiques ou politiques. En spécifiant bien que mainte activité échappe plus ou moins longtemps à l'industrialisation (le bâtiment, le livre, par exemple, auxquels il consacre d'intéressantes pages), l'auteur s'attache surtout aux métiers touchés par la machine et aux réactions de l'ouvrier devant les procédés auxquels il ne peut s'intégrer (regrettons à la p. 62 la description étonnante des mutualités ouvrières qui res-



semble surtout à une caricature, et le silence presque total sur les accidents du travail, l'irresponsabilité des patrons, l'hygiène des ateliers, etc.).

L'agriculture le retient évidemment, dans une vaste fresque où sont englobés serfs russes, cow-boys et paysans anglais. Deux nouveautés essentielles ressortent ici, à côté de la mécanisation: la conquête de la liberté du paysan et la cession à l'industrie de la première place dans les ressources économiques des pays avancés. Les cadres évidemment se modifient aussi, et si l'on regrette l'absence du savant dans la galerie du secteur tertiaire (il fera défaut jusqu'à la fin de la collection...), il faut admirer le portrait du banquier, les traits originaux du manufacturier, homme nouveau, ou le pittoresque du pilote (on aurait voulu quelques paragraphes sur les matelots, leur organisation professionnelle, leur formation, d'autant plus que le volume précédent leur avait fait une large place dans un de ses chapitres).

Dans toutes ses analyses, Fohlen s'efforce toujours d'atteindre comme ses co-auteurs l'homme qui souffre, subit ou dirige le progrès technique, lutte pour son bien-être ou sa survie; se forme à son métier ou s'organise pour le défendre.

François Bédarida assure la relève dès 1875 et change une nouvelle fois de méthode: à côté de l'indispensable étude des techniques (avec une juste insistance sur les transformations dans l'énergétique, l'acier, la chimie et les transports), il se consacre en effet surtout à une histoire économique: crises et conflits sociaux, dynamisme capitaliste (pourquoi ne pas mentionner les crises comme l'une des causes des trusts?), séparation excellemment décrite entre monde développé et monde sous-développé. Avec les migrations intérieures et internationales, ou l'émancipation des travailleurs nous pénétrons dans l'histoire sociale.

Même dans la description des métiers et professions s'impose une nouvelle méthode: la statistique, le graphique, les masses quantifiées et classées là où les autres auteurs, faute de documents sans doute, devaient se limiter au portrait individuel. Il n'est du reste pas absent ici (et nous pensons aux excellents tableaux du fonctionnaire ou du patron, par exemple). Mais ses visions générales restent comme des modèles d'analyse: ainsi cette description du triple privilège des dirigeants, la propriété, l'instruction, le pouvoir, ou cette étude de la vie ouvrière placée sous le signe de la monotonie sans espoir... sinon la solidarité née dans la prise de conscience de classe.

Cette méthode d'investigation trouve son plein essor dans le dernier volume qui fait pénétrer jusque dans le monde de l'automatisation. Le lecteur s'y passionne... mais avouons que le critique s'y décourage: une richesse accablante, une variété épuisante, une densité d'exposé contraignante lui font tomber la plume des mains. Devant près d'une dizaine de monographies il ne peut donner de résumé, ni indiquer de ligne générale, alors même que l'ensemble ne laisse pas l'impression d'incohérence ou de redites. Tout

au plus, pourrait-on dire que l'organisation, la coordination, l'intégration sont les maîtres-mots des travailleurs et qu'elle donne un aspect très nouveau au monde économique: dans les usines dont le fonctionnement nous est remarquablement décrit; dans les associations professionnelles également, et ici il faudrait citer bien des pages consacrées aux syndicats qui s'orientent toujours plus vers la revendication et la négociation, en fonction même de leur puissance (regrettons que dans l'analyse par pays, l'auteur, Bernard Mottez, ne mentionne pas l'expérience suisse de la Paix du Travail, alors même qu'il constate la diminution généralisée de l'importance des grèves); dans les bureaux, dans les laboratoires, dans l'armée, dans le commerce avec les grands magasins et la vente par correspondance, dans la vie économique en général avec la planification ou la Sécurité sociale. Partout s'affirme la prédominance du tertiaire, la science maîtresse du rendement, la psychologie appliquée, etc. (dans plusieurs chapitres on remarque du reste l'influence de l'école de G. Friedmann).

Une autre constante se dégage aussi par endroits, la décadence de l'idée de classe ou de condition, remplacée par celle de fonction: c'est par exemple, la mobilité des travailleurs, où la Suisse apparaît en tête avec 42% de non manuels, fils de manuels. L'ancien cloisonnement, qui orientait automatiquement les enfants dans un choix limité de professions, cède, même chez les ouvriers. L'auteur de l'étude sur la vie ouvrière, Alain Touraine, explique en effet comment de plus en plus la classe ouvrière se situe dans la société en fonction de ses revenus et ne vit plus dans son monde fermé et spécifique (qui va du vêtement jusqu'aux distractions en passant par le logement). Comme dans tous les autres domaines, l'évolution a pris ici une rapidité bouleversante.

Ce volume couronne toute la collection<sup>1</sup> en montrant ce que peut impliquer la notion d'histoire du travail: étude des techniques (A. Touraine, B. Mottez), des conditions d'emploi (chapitre dû à Jean-René Tréauton), de l'action et de la vie ouvrière, etc. Il ne faudrait pas considérer pourtant comme non valables les ouvrages précédents: notre siècle offre en effet des sources d'une valeur et d'une richesse inégalées jusqu'ici. Et ce volume nous présente par là un éventail précieux des modernes sciences auxiliaires de l'histoire: la psychologie appliquée, l'étude du marché, la statistique, l'enquête sociale, et toutes ces méthodes où les calculatrices électroniques et les cartes perforées transforment le travail intellectuel... même de l'historien.

Cette collection est l'œuvre de spécialistes, souvent jeunes encore, mais expérimentés. La valeur et le sérieux de l'ouvrage y gagnent incontestablement. Jamais on n'a l'impression d'un ouvrage de seconde main qui démarquerait simplement des études similaires faites antérieurement. Mais cela comporte un inconvénient grave: chacun écrit selon ses intérêts, ses options

---

<sup>1</sup> Citons, en regrettant de ne pouvoir nous y arrêter, les excellentes études sur l'URSS (Bernard Cazes) et les pays en voie de développement (Paul Mercier).

historiques. A la fin du quatrième volume, on se demande encore ce que comporte l'histoire du travail. La définition la plus satisfaisante en a été donnée par F. Bédarida: «Les changements à la fois dans les méthodes de travail et dans les conditions de vie des travailleurs... On possède des histoires de la médecine, mais aucune histoire des médecins...»

On n'oserait dire que tous se sont tenus à ces préoccupations. Le travail d'équipe est évidemment impossible sur une période aussi vaste, mais le directeur de la collection aurait dû imposer des consignes plus strictes. Il faut passer sur les erreurs ou les carences, inhérentes à des œuvres de synthèse aussi brèves, ou sur les coupures forcément arbitraires entre périodes ou sujets différents. Mais on doit regretter que l'esprit qui anime deux chapitres voisins soit différent et empêche toute comparaison (c'est particulièrement sensible entre les deux parties du volume III). Le lecteur a beaucoup de peine à établir une suite, les conditions d'une évolution. Chaque étude est bien faite en soi, mais s'intègre mal dans l'ensemble.

Vue sous cet angle, c'est la condition des travailleurs au cours des siècles qui apparaît le mieux. Si le cadre de leur travail, les causes des changements sont éclairés différemment, la description de leur situation est parfaitement comparable: le paysan, le banquier, le marchand. Voilà des types éternels dans toutes les sociétés, mais différents dans chacune, par leur fortune, leur statut social, la considération dont ils jouissent, leur influence, etc.

L'objectivité des auteurs doit aussi être signalée. On ne saurait découvrir d'idéologie sous-jacente qui viendrait fausser l'observation, surtout dans un domaine aussi explosif que l'histoire sociale... On en viendrait même à souhaiter un plus grand intérêt pour les idéologies! La conception qu'on se fait du travail, en particulier du travail manuel, varie au cours des temps. Cela ne ressort pas suffisamment. Un exemple: pourquoi n'avoir fait que de brèves et fades allusions aux attitudes sociales des Eglises au 19<sup>e</sup> siècle, sans s'attacher à la bulle *rerum novarum*?

Un dernier point mérite encore d'être souligné: la présentation. Typographiquement excellente, elle est rendue très claire par des sous-titres marginaux nombreux. Les illustrations abondent (quoique pas toujours en rapport avec le texte), souvent pittoresques; elles ne font pas qu'agrémenter et aérer un texte difficile, mais le complètent et l'éclairent à maintes reprises.

Lausanne

A. Lasserre

F. W. PUTZGER, *Historischer Atlas zur Welt- und Schweizergeschichte*. Im Einvernehmen mit dem Verein Schweizerischer Geschichtslehrer herausgegeben von der Atlaskommission unter Leitung von Dr. Th. Müller-Wolfer. 4. Auflage, Aarau und Lausanne 1961.

Unter den Atlanten, die in den letzten Jahren für den Geschichtsunterricht herausgegeben wurden, steht ohne Zweifel der neu aufgelegte «Putzger»